TERRE DU CIEL

INVITATION A UN CHANGEMENT



LA QUÊTE DU PUR AMOUR
Entretien avec Marguerite KARDOS-ENDERLIN

LA PAROLE DU ROSEAU
Entretien avec Hassan MASSOUDY, calligraphe

VIVRE DANS LA PRÉSENCE
entretien avec le Père Philippe DAUTAIS

LA PUISSANCE DE LA FOI
Entretien avec Maurice DAUBARD

LE RÔLE DE L'ASTROLOGUE AUJOURD'HUI
par Jaya SEKHAR

ISSN 1156-8089 - Belgique 280 FB - Suisse 12 FS

35

Juillet / Août 1996 - 40 FF

LA QUÊTE DU PUR AMOUR

entretien avec Marguerite KARDOS-ENDERLIN

« Être un feu dans le feu, un incendie d'amour, de gratuité, d'offrande, de consécration ; le secret du secret : le Pur Amour. » De la résistance en Hongrie à l'étude passionnée du sacré à Sumer, en passant par la mystique soufie et la pratique de l'acupuncture – l'histoire d'une quête ardente.

Vous parlez un français plus que parfait, mais avec un léger accent qui laisse supposer que vous n'êtes pas d'origine française…

Mon berceau géographique est la Hongrie. Je suis née à Budapest, à la fin de la guerre, sous les bombardements allemands et russes, dont mes grands-parents maternels m'ont arrachée pour m'élever à la campagne. Pendant six ans, leur amour, comme une pluie d'or, a ruisselé sur moi pour me nourrir et m'éclairer. Mon grand-père, éditeur entre les deux guerres, était aussi violoniste, libre-penseur, anticlérical, aux yeux pétillants de malice. Il voulait remplir ma petite tête par sa grande connaissance. Comme un orfèvre travaille attentivement son diamant préféré, il a « taillé » mon intelligence. Pour l'ouvrir, et me préparer, à travers les mythes, au grand large, où seuls les navigateurs solitaires se risquent. Ma grand-mère ? Belle et sentant bon, elle a su trouver mon cœur et l'a peuplé de fleurs et d'oiseaux. Elle m'a invitée à la contemplation silencieuse, au toucher délicat par l'âme, à l'émerveillement. Elle m'a greffé dans la chair le pardon inconditionnel, cette force guérisseuse qui l'habitait, son intimité avec la nature secrète des plantes, les pierres, les étoiles, et les êtres dont elle avait le don d'accoucher la lumière intérieure.

Dans l'odeur fermentée des prunes mûres tombant silencieusement de l'arbre, grand-père a ouvert la cassette de son souci : l'origine inconnue de la langue hongroise que quelqu'un des nôtres, Alexandre Csoma de Körös est allé chercher, à pied, seul mais le pas infatigable, car sans aucune aide matérielle, à travers Alep, Bagdad, Boukhara, et encore plus loin, du Penjab au Kashmir, du Ladakh au Népal, jusqu'à Lhassa pour s'orienter ensuite vers l'Asie Centrale. Pourquoi cette quête, la faim, tant de fatigue ? Pourquoi avoir appris 27 langues sur sa route ? Pour enfin être terrassé par la malaria à Darjeeling, en 1842, sans même avoir pu terminer son étude de linguistique comparée ? Il est depuis considéré comme boddhisatva dans le bouddhisme tibétain. Penchés sur nos cartes dépliées, nous suivions stupéfaits les mille et un dangers qu'il avait bravés ! Puis, du haut de mes quatre-cinq ans, j'ai ouvert la main, pour attraper au vol l'invisible bâton de

Marguerite Kardos-Enderlin, 1995

pèlerin que mon grand-père me confiait, les yeux pleins de flammes et d'ailes, sa main réconfortante posée sur ma tête, pour retrouver à mon tour, un jour, le berceau d'une origine peut-être commune à l'humanité ; serait-ce en Mésopotamie ou en Asie Centrale ? Ainsi a commencé ma vocation de linguiste-orientaliste.

Et vos parents, vous ne les avez jamais connus ?

Si, bien sûr, dès l'âge scolaire j'ai retrouvé mes parents, ainsi que mes frères et sœurs à Budapest. Mais la séparation d'avec les grands-parents m'avait foudroyée. Ce fut une anorexie totale, déclenchée par cet état d'exil. Comme un écho coupé de sa symétrie, sans parole, figée debout devant la fenêtre, le dos tourné en refus inébranlable. Sans manger ni boire à aucun prix, jusqu'à l'évanouissement. Ceci pendant huit jours. Puis je ne me souviens que d'un état semi-cotonneux qui a duré, et d'une lueur qui a grandi comme une force d'appui. Une étrange puissance, comme au dehors et au dedans de moi : une Présence dans l'absence de nous-mêmes qui nous confère une identité indépendante, qui nous « consacre » en quelque sorte. J'étais, bien entendu, incapable de verbaliser ceci à l'époque. Je l'appelle « mon baptême du feu ». Après j'ai commencé, sans doute pour me guérir, à être « thérapeute ». Je me suis sentie en tout cas sollicitée comme telle dans la famille et à l'école. Depuis, j'ai souvent observé que c'était grâce à nos naufrages, quand nos anciennes références s'engloutissent, que nous sommes investis par une force nouvelle, libre. Dans un état de nudité et de pauvreté apparaît ce mouvement ascensionnel, qui, tout en nous expulsant de notre identité nous la confirme, comme toute autre. Doit-elle se retirer, « expier » pour se renouveler ? Apparaît-elle par l'acte de se cacher ?

Vous êtes restée à Budapest pour vos études ?

Pas seulement la scolarité… Mes parents nous ont donné « tout ce qui ne périt pas par le feu ». La noblesse d'âme, la compassion, « le Royaume » à venir dont ils grimpaient, sans « déserter », la pente abrupte. Le sens du sacré. Ils nous ont ficelé aussi une grosse provision culturelle, comme « un petit quatre-heures » sous la peau, pour ne pas se perdre. Par la capillarité secrète du quotidien, ils nous ont transmis une tradition vivante, sous forme de 400 vieux contes et chants populaires hongrois venus du fond des âges, de certaines danses aussi. Ma mère, poète dans sa jeunesse, enregistrait fidèlement les homélies des pasteurs et des prêtres inspirés pour les diffuser sous le manteau. Championne d'économie : nous ne savions même pas à quel point nous étions pauvres. Mon père, directeur d'un grand institut de recherche comme chimiste des aliments, ne fut jamais appelé « camarade » mais « oncle », car non-communiste, mais toléré à cause de sa haute réputation scientifique et de sa qualité humaine. Il participe encore, à l'âge de 90 ans, à des colloques scientifiques, religieux et souvent politiques, luttant farouchement pour la démocratie en Hongrie. O combien nous ont bouleversés, voire gênés ses larmes de pénitence avant les fêtes, alors qu'il se prosternait devant nous, « petites fourmis », nous demandant pardon pour ses « manquements »; mon Dieu lesquels ? Il ne pouvait, savait qu'aimer. Il a souvent confié à nos soins la tombe de ses poètes, artistes, penseurs et mystiques vénérés, pendant qu'il leur faisait « sa confesse » comme disaient mes frères. Implorant leur bénédiction sur nous et leur demandant de vaincre sa peur d'agir, écrasés que nous étions sous les « bottes de Staline ».

A l'âge de douze ans et demi, en 1956, j'ai eu le choc de la rencontre avec la mort, lors de la Révolution hongroise. J'ai vu des jeunes blessés, et certains qui mourraient ; ceux aussi qui, enfin libérés des prisons politiques, découvraient d'horribles traces sur leurs corps torturés. Une solidarité énorme nous animait tous. Et lorsque la Révolution a été écrasée par les chars soviétiques, j'ai aspiré à mourir en martyre. Devinant ma résolution, Grand-Père m'a parlé de Gandhi, de la Satyagraha, de la non-violence, de cette autre liberté : intérieure. Il m'a patiemment expliqué que si je voulais vraiment aider, je pourrais mieux agir vivante que morte, et qu'il y avait beaucoup à faire. Il m'a alors ouvert le chemin, à travers Romain Rolland, vers Ramakrishna, Vivekananda, Gandhi. Et je suis allée à la rencontre de leurs traducteurs dès l'âge de quatorze ans, arpentant les forêts et montagnes pour leur témoigner ma reconnaissance.

Où cette démarche vous a-t-elle conduite ?

A devenir « guerrier » à ma manière : en me consumant. Par le yoga, des jeûnes exagérés, lisant et méditant toute la nuit, – espérant être digne de mes Maîtres invisibles. Je sentais que Quelqu'un attendait quelque chose de moi impérieusement et que je devais répondre à cet appel par : « Me voici ». A l'âge de quatorze ans et demi, en secret, seule dans la nuit, j'ai même célébré ma « consécration », prononçant tout haut les trois vœux monastiques : « Chasteté, pauvreté, obéissance ». La forêt de sapins a été comme illuminée par

ma détermination à offrir ma vie – en pure perte – au service de cet Amour divin qui est exilé et rejeté de tous. Quel ne fut pas mon étonnement quand, trente ans après, sans en avoir jamais parlé à personne, Marthe Robin, à Châteauneuf-de-Galaure, m'a confirmé que mon « sacerdoce » avait été accepté cette nuit-là ! Pourquoi étais-je si secrète, si réservée dans ma famille ? Sous le voile épais de la pudeur ? « Le meilleur, le fond, qui se tient sous l'Arche sainte, est réservé » (Hölderlin). Je souhaitais que les humbles services que je rendais autour de moi témoignent de cet Amour énigmatique qui m'habitait comme l'eau souterraine tient debout l'arbre, invisiblement, et lui permet de prendre sa part de lumière. Et je suis allée « évangéliser » les « blousons noirs » de la grande banlieue budapestoise.

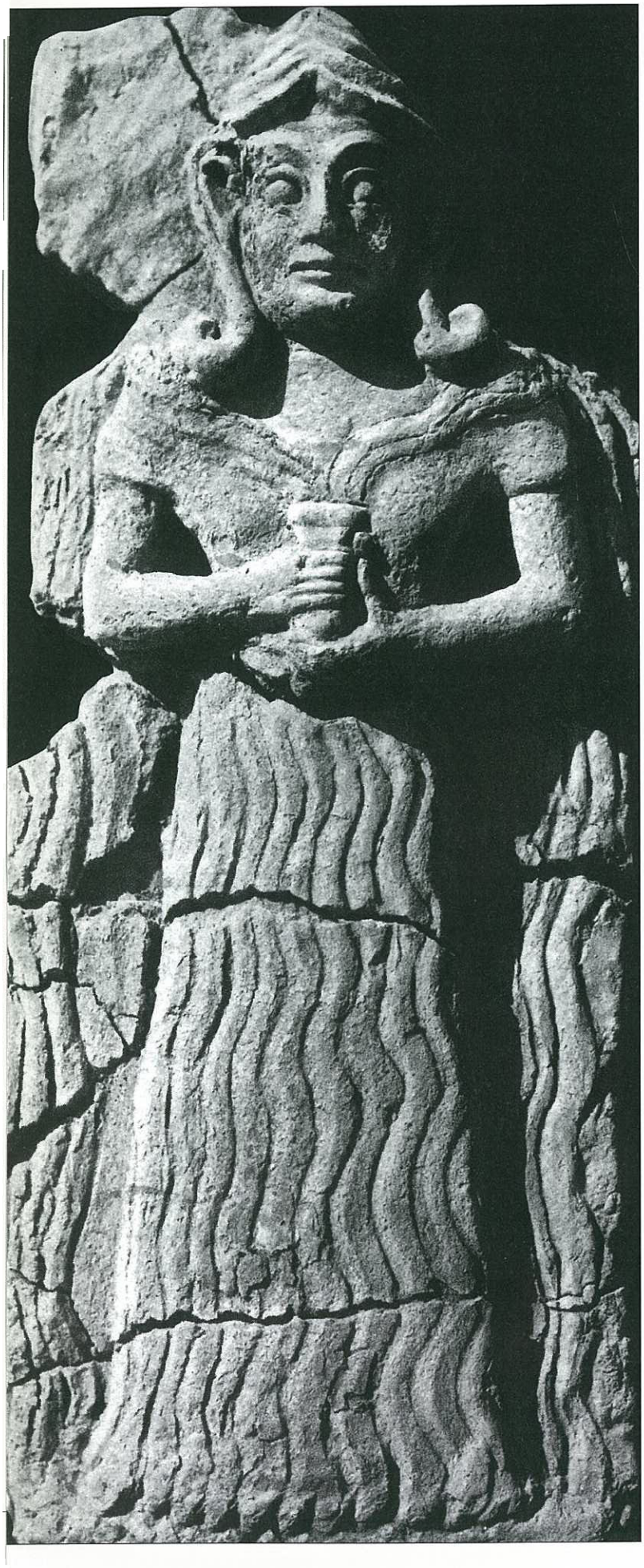
Quand avez-vous rencontré Marthe Robin ?

En mai 1973. Quelle grâce ! Ma question brûlante – qu'elle seule pouvait, dans sa chair, vivre – portait sur la Présence Réelle au moment de la transsubstantiation. « Qui est celui qui opère la transmutation du pain et du vin ordinaires en le Corps glorieux et le Sang précieux du Christ ? Est-ce ma foi ? Est-ce le pouvoir du prêtre, transmis par les apôtres ? Ou indépendamment, la descente de l'Esprit Saint ? » « C'est le spirituellement vécu » fut sa réponse, en appuyant le « spirituellement ». « Tu deviens le Christ, Il est Lui-même : toi. Etre une hostie d'amour. Tu es Son hostie vivante, par la communion. » Et Marthe m'a parlé d'une synergie dans la Trinité. Etre un feu dans le feu, un incendie d'amour, de gratuité, d'offrande, de consécration. Le secret du secret : le Pur Amour. Déjà, alors que j'entrais dans sa chambre, sans encore l'avoir clairement distinguée dans son lit, Marthe Robin m'a saluée par mon prénom hongrois : « Gyöngyikém », ce qui veut dire : « Ma Petite Perle » Avec son sourire radieux, elle m'a embrassée, embrasée ! J'ai fondu en larmes immédiatement. « Tu sais, je t'attends depuis onze ans », me dit-elle. « Mais, chère Marthe, je ne connais votre adresse que depuis quinze jours ! » Elle riait, me regardant d'un air complice, et elle m'a relaté les étapes importantes de ma vie, et certains projets dont je n'avais jamais parlé à quiconque. Parfois, peut-être par une intensification, un délicieux parfum s'échappait de son corps si frêle. Me voyant m'étonner, Marthe me retenait par la main, comme honteuse : « Laisse cela, n'en tiens pas compte, ne t'en occupes pas. » Parfois le parfum disparaissait pour un quart d'heure et je me demandais si je n'avais pas rêvé, mais de nouveaux effluves arrivaient. « Viens, nous allons prier ensemble le " Je vous salue, Marie " » et, à la fin, elle a rajouté : « Tu vois, " maintenant et à l'heure de notre mort ", c'est la même chose. La même chose. » Sa chambre était un diamant de pureté. Elle m'a lavée, levée, guérie, rassemblée. Par une pudeur bête, je n'osais pas me prosterner. Elle a transformé mon regard de compréhension en celui de la communion et de la compassion, centrée sur ce point vierge des âmes, sur lequel s'exerce le regard de l'être. Me confirmant comme thérapeute. J'ai senti que « Nul ne me sauvera de Dieu. ».

Comment êtes-vous arrivée en France ?

Les événements m'y ont menée. Prévenue par une bibliothécaire de renoncer à mes recherches — la liste des 200 livres que je recherchais était « hautement subversive »—, je quittai tristement la bibliothèque. Un homme m'a alors abordé, me proposant de le retrouver le lendemain à 8 heures. Il m'apporta, caché dans un sac de farine, un livre de Ramakrishna et me donna un autre rendez-vous, une semaine plus tard, en vue du prêt d'un autre livre. Cela dura quatre ans, sans jamais échanger un mot, et sans connaitre son identité. J'ai toujours rendu les livres au jour et à l'heure dits ; il y avait des livres de Jung, beaucoup, de Teilhard de Chardin, de Pasternak, de Soljénitsine, de R. Steiner, sur la mystique juive, sur le soufisme, sur tout ce qui était interdit. J'étais lycéenne, et je ne pouvais pas mêler ma famille à ce risque de lecture interdite. J'étais dans un étau. J'ai petit à petit rassemblé une dizaine d'amis. Nous recopiions, intégralement ou partiellement, à la main, ces livres prêtés pour les faire circuler, chacun selon sa filière. Nous avons fondé ensemble une petite « chevalerie » appelée « Taltos » (cheval mythique se nourrissant exclusivement de la « braise ardente »). Mais avant mes vingt ans, à la suite d'une dénonciation, la police est arrivée à la maison un soir et elle a perquisitionné toute la nuit. Nous avons découvert, grâce à ces policiers, que nous sept – mes parents, mes frères et sœurs et moi-même – en secret travaillions chacun à quelque chose d'unique et d'important pour renverser le régime. Bien sûr, j'ai été chassée de l'université et nous avons été tous persécutés, mon père surtout. J'étais alors étudiante en archéologie orientale et en lettres, avec l'obsession de rechercher la langue-mère de notre humanité, et peut-être du hongrois par conséquent.

La motivation initiale qui vous a conduite en Mésopotamie ancienne était donc cette recherche de l'origine de la langue hongroise ?



Pas uniquement. Je trouvais absurde que l'on ne puisse pas répondre à la question : « D'où vient cette langue ? » et je souhaitais le découvrir. Je n'y suis pas parvenue. Mais depuis, beaucoup de questions restées sans réponse ont surgi, me concernant plus immédiatement. Je suis arrivée en France le 30 juillet 1965, seule avec trois dollars en poche. Ma liste de livres me portait. Quelle jubilation ! Personne au monde n'était plus riche que moi ! Comment vous décrire l'émotion de tendresse que j'ai éprouvé pour chaque pavé de la rue. Ma famille étant très francophone, nous avions un engouement particulier pour Rimbaud, Villon, Apollinaire, Mallarmé, H. Michaux, les Surréalistes... Et stupeur, être là, sous leur regard ! Chaque bord de trottoir : un signe, un doux message de l'Ami secret, enfin à proximité ! Je me suis inscrite à la Sorbonne, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, IVe section : « Antiquités assyro-babyloniennes. » J'ai eu la chance d'être enseignée par de très grands spécialistes. Je me suis plongée dans l'océan des langues anciennes, dans un but de comparaison. Pierre Emmanuel m'a fait connaître toute l'équipe de la revue *Esprit* ; J.M. Domenach, M. Derrida, Guillevic m'ont entourée de bienveillance. En m'ouvrant, par exemple, leur bibliothèque, comme Pierre Emmanuel qui m'a remis les clés de son appartement. Par grâce aussi, j'ai découvert dans une librairie, l'existence de « L'Homme et la Connaissance », que j'ai alors fréquenté chaque jour, y écoutant A. Desjardins, J. Klein, P. Lebail, etc. J'étais un vendangeur récoltant les raisins. Pour quand sa maturation en vin ? Allait-il pouvoir être transmuté en une Nouvelle Chair ? Sur le moment j'étais « l'envoyée spécial » de service : la Hongrie, aux amis de « Taltos ». Mon grand-père « enfilait » les perles de mes « pêches » sur la civilisation sumérienne.

Pourquoi avoir ensuite choisi Sumer ?

On débute toujours par l'akkadien et le vieux babylonien, pour remonter ensuite à la haute époque sumérienne : entre 3 500 et 1 800 av. J.C. Il fallait d'abord en étudier les textes, la langue, pour y trouver plus tard des rapports possibles, trouver une texture commune aux langues ouralo-altaïques, agglutinales, mono-syllabiques, comme le sumérien avec 22 langues, dont le hongrois. Auparavant j'ignorais cette parenté possible. Lorsque j'ai eu mon diplôme de l'E.P.H.E., je suis allée au Louvre pour le déchiffrement des tablettes. J'y étais reçue par Maurice Lambert, maître de recherches au CNRS, considéré alors comme le plus réputé spécia-

◀ *Ur - déesse au vase jaillissant du Pur Amour.*

liste de la langue sumérienne. Il me demanda un jour quel était mon pays d'origine – encore à cause de mon « léger accent ». Je répondis que cela me paraissait hors sujet. J'étais à la porte lorsqu'il m'a demandé si j'étais bien d'origine hongroise, comme il lui semblait. « Si c'est le cas, ajouta-t-il, je vous engage, car je cherche quelqu'un qui ait en même temps la formation d'une double linguiste : sumérienne et hongroise. » J'ai donc travaillé huit ans avec lui, jusqu'à sa mort subite, en recevant de sa part une aide inestimable.

Qu'est-ce qui vous motivait pendant ces années d'études sumériennes ? Que découvriez-vous progressivement de cette civilisation ?

J'étais surtout touchée par la profondeur et la complexité de son approche spirituelle. Où trouvez-vous une civilisation où l'idéogramme du cœur est un calice, assimilé à l'origine, Dilmun : Terre de Lumière, avec ce programme : « Comme une mère protège ses enfants, au péril de sa vie, laissons imprégner le monde par l'Amour. C'est cela se renouveler en Dieu. » Ce cœur éveillé dont la représentation est le vase jaillissant de Pur Amour. J'ai carrément abandonné alors la linguistique comparée pour me consacrer à l'étude de la médecine et de la spiritualité sumériennes. Je participe depuis à beaucoup de colloques en Europe et enseigne à Toronto et à Buenos Aires. Je dois rendre hommage à H. Corbin, qui m'a éclairée sur la parenté entre la vision spirituelle des Sumériens et celle des platoniciens de Perse, les soufis des Xe-XIIIe siècle. H. Corbin enseignait à la Ve section de l'E.P.H.E., juste en face de la section mésopotamienne. Il a accepté que je suive ses cours. « J'ai bu l'infini comme un vin de géant ». Ces textes ont ravivé le feu de mon âme et ont rouvert mes blessures personnelles. La linguistique orientale ne pouvait plus me contenter.

Cela a réveillé ce que vous aviez découvert à travers le Maharshi, Ramakrishna, Gandhi ?

Et comment ! Et encore beaucoup plus ! Le scintillement des échos, des ouvertures insoupçonnables ! C'est bien sûr la même coulée de lave, depuis Sumer, la Chaldée, la Perse, Ibn Arabi, la Chevalerie spirituelle des Javânmatdân persans – qui m'évoquait notre « Taltos » à Budapest – … L'Ange comme ma polarité céleste, mon Double lumineux. Le monde de Alam-al-Mithal « où les corps se transfigurent et les Esprits se corporifient », ce lieu du monde imaginal, lieu-sans-lieu de l'épiphanie visionnaire, Igi Gal en sumérien (désigné aussi par les yeux émerveillés, très grands, des statues). La Lumière de Gloire : Xvatnah, qui est Me-Gal en sumérien. Ce « lieu du cœur » (Ki-Shag) à trouver par l'intermédiaire de l'Ange, « lieu situatif et non-situé ». Ki-Ag sumérien c'est l'état « auroral » des Ishraqiyûn. Simorgh révèle Im-Dugud, l'aigle léontocéphale. J'ai reçu une grille de lecture comme une écriture secrète dont vous recevez le code pour la déchiffrer. Grâce à H. Corbin, l'Iran mazdéen est devenu mon « balcon » d'où s'étendait une vue lointaine et centralisante à la fois. Juste ce maillon me manquait, car le chamanisme hongrois ou asiatique ne pouvait m'éclairer suffisamment. H. Corbin s'est réjoui de ces correspondances sumériennes avec sa « Hiérarchie angélique mazdéenne ». J'ai déversé ces « trouvailles » autour de moi,– incontenable joie –, aux amis dans le petit groupe de Krishnamurti. Bien sûr à Eva Péterfalvy, artiste-peintre chez qui j'étais modèle, et dont le mari dirigeait un des groupes de M. Gurdjieff à Paris; auprès de H. Tracol (très très enthousiaste pour Sumer, avec Nano son épouse adorable). C'est grâce à Eva P. que j'ai connu un peu plus tard Yves Enderlin, artiste-peintre, devenu mon mari. Eux étaient des « huiles »; Gitta Mallasz y était aussi un court moment comme tous les artistes et penseurs de l'époque, comme Philippe Lavastine, etc. Ils avaient le double ou le triple de mon âge. Mais les fils se tissaient, se croisaient déjà, pour des motifs dont je ne voyais à l'époque que l'envers noueux des touffes de couleurs éparses. Mais j'anticipe. Pour répondre à votre question : je percevais donc, vaguement, qu'il y avait un « lait métaphysique » intemporel, originateur de toutes religions, dont chacune baratte son « beurre » plus ou moins salé, ranci ou aromatisé. Qu'il ne s'agit pas d'une langue « originelle » (linguistiquement parlant) – venant de Gobi ou de Sumer –, vers laquelle je m'élançais autrefois. J'en ai perçu une autre dimension, ni « culturelle », ni proprement « religieuse ». Ce Pur Amour de Maharshi, d'Attar, de Séraphim de Sarov, de Gandhi, de Massignon, il « n'est pas du monde tout en étant dans le monde », – c'est une Nouvelle Matière, fabriquée par le Cœur Nouveau, par ce « Cœur éveil » dont me parlait Grand-Mère, et la Philocalie. C'est le Miroir de Kay Khosraw et la Shekina. Cette Nouvelle Matière sort du Vase Jaillissant de Gudéa, Elle est l'hostie de Marthe Robin, le puits dans le désert du Petit Prince. Et dans la forêt de sapins, c'est ce cœur-là qui m'a désignée comme Son secret.

Vous avez établi un lien entre ce que disait Henri Corbin sur le soufisme des Xe-XIIIe siècles et Sumer des II-IIIe millénaires av. J.C., et les aspira-

tions qui étaient éveillées en vous à la lecture des Maîtres anciens et modernes ?

Oui, oui, dans un éblouissement, dans une ivresse et dans l'urgence. Car une angoisse m'assaillait : mon temps de séjour en France diminuait et ma liste de livres à lire augmentait vertigineusement. Et aussi, un désespoir de ne pas pouvoir, savoir incarner suffisamment dans ma vie *personnelle* tout ça, vivant toujours sous ma casquette de «Service de dépannage SOS-Hongrie ». D'un coup, c'était trop grave, mes anciennes plumes en sont tombées. Ma casquette de « mythographe » s'est mitée. Je ne voulais plus « établir des liens », ni transmettre ou interpréter les différentes traditions. Suis-je un facteur employé par les « PTT - Spiritualité - Distribution » ? Quelle est la plus grave trahison : trahir le passé, ou ce futur naissant, inconnu, pressenti, flou ? Suis-je un « moustique » de la mystique me gonflant du sang vif élaboré par ces grands saints universels ? Comment transmuter ces aliments d'une richesse inestimable en sang personnel ? Le sang dans le corps doit être fabriqué sans cesse, sinon il se coagule et devient poison avec un risque d'embolie, varice ou croûte qui empêche la peau de respirer. Peut-on « actualiser » une tradition, pourrais-je le faire sans modèles et sans recettes de cuisine ? J'étais comme un épi dans les cheveux, rebelle à toute coiffure – Peut-on demander à quelqu'un qui n'a pas été au four de pouvoir être consommé ? – C'était de cet essaim de questions que j'accablais Gitta Mallasz, ma seule confidente, ravie de pouvoir m'exprimer en hongrois avec elle. Puis je me suis cachée à Cagnes-sur-Mer, seule, à peindre des « mandalas méditatifs », à scander mes poèmes à la mer, puis en « réclusion » à Assise. Gitta avait peur de mes aspirations ascétiques.

C'est à Paris que vous avez connu Gitta Mallasz ?

Je l'avais connue en Hongrie; elle était de la génération de mon père, qui a bien connu Otto, le frère de Gitta. Quand j'étais petite, elle m'avait donné un aimant, le cachant derrière une feuille où étaient posées des limailles de fer. Ma stupeur : un invisible, de « l'autre côté du miroir », fait bouger, attire, ordonne, oriente ces « poussières d'étoile ». Elle avait peu de temps, chorégraphe à l'époque dans l'Ensemble Populaire « Ra'bay », faisant le tour du monde avec les danseurs. C'est à Paris, en septembre 65 qu'elle est devenue véritablement ma « Maman ». Si respectueuse de ma liberté, avec cette disponibilité à toute épreuve, elle m'a comblée de cette attention qui vous fait croire que vous êtes l'unique et son préféré ! Avec une tendresse comme réservée à travers le voile de sa pudeur et du respect. Ni me conseillant, ni me critiquant elle accueillait mes flammes avec une grande attention. Ainsi des hiérarchies angéliques sumériennes et iraniennes, les «Sept Ames» en tout 7 NIN, identiques par essence. On s'est enflammé sur le grand Art qui permettait d'extraire de la Matière Cosmique et de l'Homme à la fois, faire émerger un sacré (secret). Y-a-t-il co-opération, co-dépendance, co-évolution entre l'Homme et sa polarité cosmique, l'infini de l'être ? Y-a-t-il miroitement de l'un dans l'autre ? A-t-on besoin de guide, d'intermédiaire entre soi-même et soi-même ? Oui. Oui ? Un *guru* ? L'Ange : «Je suis son pareil, en plus dense.» Et je lui ai écrit un poème sur les « jumeaux dépareillés ». Seule une identité neuve est capable de recevoir l'injonction, cet impération (KUN en arabe, le « Sois » chrétien, le NIN sumérien), ce faire-être : cette force injonctive qui nous individualise. Par la brisure de l'ancienne identité jaillit l'Amour et encore le Vase jaillissant, le Gudea sumérien. Mais Gitta très pratique, me coupe la parole : « Ce qui m'intéresse surtout c'est ta nourriture; et as-tu assez de couvertures ? ». Voilà qu'elle me « gendarme », faisant des irruptions-éclair dans ma minuscule mansarde, rue Littré, voilà qu'elle inspecte impitoyablement le nombre de mes casserolles, l'isolation de mes fenêtres, mon chauffage en panne. J'avoue qu'elle m'exaspérait parfois, car aussitôt elle se mettait à collecter des pulls, châles, biscottes, riz complet et elle montait des gros sacs, sans ascenseur, au 6ème étage. Fini pour Ramdâs, Henri Corbin et les Pères du désert ! Pour mes 21 ans, elle m'a offert une consultation avec le Professeur Aurigemma (poussée par la veine du thérapeute, à devenir psychiâtre, analyste, cherchant à incarner, relier le vécu aux mythes.) Il était alors directeur de l'Institut de Jung, à Zürich. Rencontre désastreuse, épouvantable, à tel point que je fuyais Gitta pendant plusieurs mois. Sans digérer ma déception, je m'enfermai. Elle a alerté toute la colonie hongroise pour me retrouver. En vain. Quand enfin, chez Eva elle m'a coincée par téléphone, j'ai explosé que ce n'était pas du tout mon chemin, et j'ai pesté contre les analystes. Quelle ne fut pas ma stupeur, entendant son éclat de rire : « Opération réussie ». — « Tu l'as donc fait exprès pour me dégoûter ? » — « Pour t'éclairer, seule toi tu pouvais voir que ce n'est pas ton chemin. » C'est aussi par Eva et Gitta que j'ai connu alors dans le groupe de Mr Gurdjieff, celui qui plus tard m'a tout appris sur l'Énergétique chinoise, et les « entités viscérales (âmes) », le Taï-Qi, le Qi-gong, le Taoïsme : Jean-

Louis Blard, acupuncteur. Sans son aide, mon fils ne serait pas en vie, à présent.

Egarée dans les prairies, Gitta savait me remettre dans le lit du fleuve. Elle a mis à une place centrale la Personne et sa tâche unique à accomplir. La rencontre avec Elle m'est fondatrice dans ma vie.

Vous n'avez pas connu les « *Dialogues avec l'Ange* » ?

Seulement au début 1966. Gitta avait une pudeur excessive quant à sa vie. Elle m'a confié les « *Dialogues* », bien sûr en Hongrois, à l'état de manuscrit, accompagnés par son humour malicieux et sa grande discrétion : « Pourrais-je te confier ce texte à lire car je n'ai pas le temps. Veux-tu me dire s'il vaut la peine ? Ce n'est pas urgent. » Ma chambre de bonne fut illuminée comme jadis la forêt de sapins, par cette visitation. La plus grande émotion et stupeur ! Je fonçai dans la première cabine téléphonique : « C'est une réponse à tous mes questionnements, ça ne pouvait pas mieux tomber, pourrais-je le copier et te le rendre ? » — « Mais non, tu t'emballes toujours trop facilement. » — « Je t'assure, il faut que tu le lises, c'est de la plus grande urgence. » Cela dura plusieurs mois. Puis je la rappelle : « J'ai rêvé que l'une des personnes sur les quatre c'était toi. Voilà un signe du ciel, il faut que tu lises ça, tu l'aimeras. » — « Comment étaient les trois autres ? ». J'ai alors décrit exactement leur physique comme je les avais vues dans mon rêve, leurs gestes, rajoutant : « Et la quatrième personne, c'était toi. » Long silence au bout du fil ; et je répète, croyant qu'elle ne m'as pas entendue. Elle me dit alors que c'était bien elle, qu'elle voulait m'épargner, ne voulant pas m'influencer dans ma lecture. Alors, s'ouvrit une nouvelle phase, une autre intimité entre nous.

Constante protection, enveloppée de pudeur.

Par fidélité à Gitta, terminons par le rire. La dernière fois, rue Bourgogne, dans une insouciante joie et intimité, les heures s'envolent. Elle me scrute, m'« ausculte ». Oui, il lui faut raconter encore et savourer le nectar de chaque détail, entièrement donnée et offerte. Massage, mais d'abord sa démonstration préférée : elle se penche en avant, elle se lèche, radieuse, chacun de ses orteils. Dans notre regard bleu resplendit, longuement, l'autre. Un instant, ton visage apparaît. Un silence d'avant tout, d'avant le monde, d'avant la vie, resplendit. Ton nom, un instant dénudé, y repose, y reposera...

Gitta, pratique pour moi, s'inquiète de l'heure. La panique : dans exactement 12 minutes, je dois être à Port-Royal. Aucun taxi, pas même l'ombre d'un passant. Aucun espoir, la rue est déserte. Les minutes pèsent. Le vide. Que faire ? Je lance une supplication en direction de son hôtel : « Gitta, je t'en prie, débrouille-toi, cette personne est minutée, je ne peux pas la faire attendre. Fais quelque chose, vite, envoie-moi un Ange, une bicyclette, ou une trottinette, mais vite. » Je n'ai pas terminé ma demande qu'instantanément dans ce désert surgit une grosse moto qui freine sec devant moi : « Montez ! » – « Mais, Monsieur, je suis une mère de famille ... » Il me tend le casque, j'escalade son engin maladroitement et il part comme un éclair. «Merci, vous êtes livreur de pizza et vous travaillez vers Port-Royal ? Je vous donnerai 50 F pour la course, c'est très gentil de me prendre, je suis si pressée. » – « Ce n'est pas mon chemin. Je suis médecin psychiatre et psychanalyste, et je n'ai pas besoin de votre argent. » – « Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? » – « Je ne sais pas. » – « Vous dépannez peut-être souvent les gens dans la rue pour ne pas être seul ? » – « Jamais encore. J'ai 58 ans, c'est la première fois. » Silence de stupeur. Encore un coup d'œil de Gitta, merci. Quelques minutes après j'appelle Gitta pour la rassurer : quel éclat de rire !! Cette douceur infinie qui ruisselle d'elle. Rendant incandescent chaque mot que sa voix embrase et fait résonner dans mon ventre. Ardente, pénétrante, comme Gitta sait être. Son regard allume le cri du sacré qui jaillit droit. Soif inapaisée qui se lève. Labourée, bercée par une gratitude indicible, une stupeur, un bonheur d'être aimée par Elle, Gitta, qu'aucun de mes manquements, mes camouflages, mes fuites, mes absences ne pouvait rebuter, décourager. Au contraire, ça lui donnait encore une occasion inespérée pour m'aimer plus fort. Quel mystère insondable, incompréhensible. Ma misère de pauvresse devant sa richesse. Et ma dette irremboursable... Elle l'oint par la fraîcheur de son rire moqueur. Rire rédempteur, des vagues de fous rires de tendresse, ensemble, se déferlant jusqu'aux larmes. Ma Maman Gitta, mon unique, chère petite Maman ! Son cœur immense coule sur mes digues effondrées. Larmes de débordement de ce surplus d'amour d'elle qui erre sans gîte car aucun cœur ne peut le contenir. Son amour est sans cause. Sans obstacle. Sans condition. N'a besoin de rien pour incendier, pulvériser nos abris. C'est ce surplus en vase jaillissant qui révèle sa beauté, là où l'on ne peut se tenir tant elle est brûlante. Toujours au commencement elle en est l'Aube.

Cependant notre temps en France s'achevait. Nous étions, juridiquement, dans la même situation, avec portes ouvertes sur le retour en Hongrie. ❤

- à suivre dans le prochain numéro